# UNE INFLUENCE FRANÇAISE AU BRÉSIL

Naturel de Montpellier (France),est Auguste Comte le célèbre auteur du Système de Politique Positive,où le penseur lance la Sociologie en fondant (avec son Système de Philosophie Positive,ouvrage anterieur) le Positivisme,doctrine destinée a marquer sa époque.Elle a eue grand retentissement au Brésil,dont le drapeau port sa divise "Ordre et Progrès".

C'est une -plus une- influence française au Brésil,comme nous le racconte ici Paulo E. de Berredo Carneiro,ancien Embassadeur brésilien à UNESCO,de l'Institut.

Cette influence persiste encore,soit au Rio de Janeiro,avc l'Église Posivisite(74, rue Benjamin Constant),soit à Curitiba, avec le Centre Positiviste (531,rue Comendador Araújo,au Musée David Carneiro),tous les deux avec entrée livre aux dimanches matin.

# AUGUSTE COMTE ET LE BRESIL

*A la mémoire de mon père, Mario Barboza Carneiro, positiviste dès sa première jeunesse, fondateur de l'Association Brésilienne des Amis d'Auguste Comte.*

*Hommage de fidèle et fervente admiration.*

Dès la publication, en 1822, de son *Plan des travaux nécessaires pour réorganiser la société,* Auguste Comte se préoccupe activement de la propagation de ses idées et des applications immédiates qu'elles comportent. En envoyant à son ami Valat un exemplaire de son ouvrage, il lui dit : « Ceci est une doctrine à prêcher et à répandre partout, comme l'a été, dans son temps, l'Evangile... » Toute la vie du philosophe sera depuis lors dominée par le sentiment de la mission qu'il est appelé à remplir. A côté du penseur, livré à la recherche des solutions les plus appropriées aux problèmes humains, on trouvera toujours l'apôtre soucieux de convertir et de discipliner.

Auguste Comte ne négligera rien pour atteindre partout où elles se trouvent les âmes d'élite qu'il se propose de rallier. Mais les obstacles de tous ordres auxquels il se heurtera imposeront une extrême lenteur à la diffusion de sa pensée. La composition de ses grands Traités lui demandera d'ailleurs beaucoup plus de temps qu'il ne l'avait d'abord supposé. La publication des 72 leçons du *Cours de philosophie positive*, initialement prévue pour l'année 1830, ne parviendra à son terme que douze ans plus tard, en 1842. Quand les derniers volumes paraissent, les premiers sont déjà épuisés. Peu de lecteurs ont pu avoir ainsi une vue d'ensemble de ce prodigieux travail. D'intimes souffrances morales, des persécu-

tions, une grande gêne matérielle, entraîneront aussi des delais considérables dans l'élaboration du *Système de politique* qui ne sera conclu qu'en 1854. En plus de ces retards, ses travaux, à cause peut-être de leur étendue et de leur complexité, n'ont jamais eu, de son vivant, une grande répercussion en France. Tandis que les ouvrages les plus éphémères étaient bruyamment accueillis par l'opinion publique, un étrange silence se faisait autour de Comte et de son œuvre. Aucun des six volumes du *Cours* n'a suscité, au moment de sa parution, le moindre compte rendu soit de la presse périodique soit des revues scientifiques, philosophiques ou littéraires. Il a fallu attendre jusqu'en 1844 pour que *Le National* insère dans ses colonnes les articles où Littré rendit à Comte la justice et l'hommage qui lui étaient dus. Malgré son éclat, cette intervention publique est restée sans lendemain. La publication, quelques années plus tard, des quatre tomes du *Système de politique*, ne souleva non plus aucun écho dans les journaux de l'époque.

Dans l'espoir d'établir un contact direct avec le grand public et de mettre son œuvre à la portée de toutes les classes, Auguste Comte en extrait lui-même les principes essentiels et rédige à l'intention des étudiants, des prolétaires, des femmes et des hommes d'Etat, de nombreux ouvrages de vulgarisation. Petits chefs-d'œuvre dans le genre, le *Discours sur l'esprit positif*, l'*Astronomie populaire*, la *Géométrie analytique*, le *Discours sur l'ensemble du positivisme*, le *Catéchisme*, l'*Appel aux conservateurs*, tendent à répandre dans la masse les idées rénovatrices du *Cours de philosophie* et du *Système de politique*. A cet enseignement écrit, Comte joint la propagande orale. Ses exposés publics ont une double destination. A côté des résultats de ses travaux antérieurs, il y introduit les vues nouvelles que ses futurs ouvrages développeront. Chaque cours représente ainsi, à plusieurs égards, un apport original à son œuvre. Cette prédication s'étend de 1830 à 1851, d'abord à la Mairie des Petits-Pères, puis au Palais-Royal. D'une année à l'autre, Comte accentue le caractère politique et moral de ses doctrines. L'analyse de plus en plus approfondie du problème humain lui fait comprendre que la rénovation des idées doit aboutir à la systématisation des sentiments, seule socialement décisive. Il faut donc sans plus attendre réorganiser la culture du cœur d'après les mêmes méthodes et principes scientifiques qui lui ont déjà permis de renouveler la culture de l'esprit. Telle est la voie dans laquelle il s'engage à partir de 1847. En pénétrant dans le domaine affectif, la philosophie positive s'imprègne d'un caractère sacré qui l'élève et l'ennoblit. Ainsi conçue, elle pourra mieux développer sous tous ses aspects la grandeur de l'homme, *régler* son existence personnelle et le *lier* davantage à ses semblables.

Frappés par la haute portée morale de la synthèse philosophique entreprise par Auguste Comte, ses auditeurs la qualifient, avant lui, de *religion*. En restituant à ce vocable sa véritable signification étymologique, Comte s'empresse de l'adopter pour définir l'état de pleine unité individuelle et collective qu'il s'efforce de créer, en rapportant tous nos sentiments, nos pensées et nos actes à l'Humanité.

Agrandi dans ses perspectives, embelli par l'empreinte que lui a laissée le profond amour du philosophe pour Clotilde de Vaux, l'inspiratrice de ses plus hautes pensées, le positivisme va rayonner d'un éclat nouveau. Les cours que dorénavant lui consacrera Auguste Comte le présenteront déjà sous son double aspect intellectuel et social, tel qu'il paraîtra quelques années plus tard dans le *Système de politique*.

Parmi les auditeurs qui vont écouter chaque dimanche les mémorables prédications du philosophe au Palais-Royal se trouvent ses premiers disciples latino-américains : deux jeunes Mexicains, Elizalde Contreras et Gabino Barreda, l'un et l'autre appelés à jouer un rôle de premier plan dans le mouvement positiviste de leur pays, et une femme de lettres brésilienne, M^me^ Nisia Floresta Brasileira Augusta.

Bientôt liée d'amitié avec Auguste Comte, M^me^ Brasileira entretient avec lui une touchante correspondance où l'on trouve le constant témoignage de l'admiration qu'elle lui consacre. Profondément sensible à l'enthousiasme de M^me^ Brasileira pour son œuvre, le philosophe exprime à ses disciples l'espérance de la voir un jour présider le premier salon positiviste à Paris. Ecrivain de talent, elle a publié du vivant d'Auguste Comte un opuscule en faveur de l'abolition de

tions, une grande gêne matérielle, entraîneront aussi des delais considérables dans l'élaboration du *Système de politique* qui ne sera conclu qu'en 1854. En plus de ces retards, ses travaux, à cause peut-être de leur étendue et de leur complexité, n'ont jamais eu, de son vivant, une grande répercussion en France. Tandis que les ouvrages les plus éphémères étaient bruyamment accueillis par l'opinion publique, un étrange silence se faisait autour de Comte et de son œuvre. Aucun des six volumes du *Cours* n'a suscité, au moment de sa parution, le moindre compte rendu soit de la presse périodique soit des revues scientifiques, philosophiques ou littéraires. Il a fallu attendre jusqu'en 1844 pour que *Le National* insère dans ses colonnes les articles où Littré rendit à Comte la justice et l'hommage qui lui étaient dus. Malgré son éclat, cette intervention publique est restée sans lendemain. La publication, quelques années plus tard, des quatre tomes du *Système de politique*, ne souleva non plus aucun écho dans les journaux de l'époque.

Dans l'espoir d'établir un contact direct avec le grand public et de mettre son œuvre à la portée de toutes les classes, Auguste Comte en extrait lui-même les principes essentiels et rédige à l'intention des étudiants, des prolétaires, des femmes et des hommes d'Etat, de nombreux ouvrages de vulgarisation. Petits chefs-d'œuvre dans le genre, le *Discours sur l'esprit positif*, l'*Astronomie populaire*, la *Géométrie analytique*, le *Discours sur l'ensemble du positivisme*, le *Catéchisme*, l'*Appel aux conservateurs*, tendent à répandre dans la masse les idées rénovatrices du *Cours de philosophie* et du *Système de politique*. A cet enseignement écrit, Comte joint la propagande orale. Ses exposés publics ont une double destination. A côté des résultats de ses travaux antérieurs, il y introduit les vues nouvelles que ses futurs ouvrages développeront. Chaque cours représente ainsi, à plusieurs égards, un apport original à son œuvre. Cette prédication s'étend de 1830 à 1851, d'abord à la Mairie des Petits-Pères, puis au Palais-Royal. D'une année à l'autre, Comte accentue le caractère politique et moral de ses doctrines. L'analyse de plus en plus approfondie du problème humain lui fait comprendre que la rénovation des idées doit aboutir à la systématisation des sentiments, seule socialement décisive. Il faut donc sans plus attendre réorganiser la culture du cœur d'après les mêmes méthodes et principes scientifiques qui lui ont déjà permis de renouveler la culture de l'esprit. Telle est la voie dans laquelle il s'engage à partir de 1847. En pénétrant dans le domaine affectif, la philosophie positive s'imprègne d'un caractère sacré qui l'élève et l'ennoblit. Ainsi conçue, elle pourra mieux développer sous tous ses aspects la grandeur de l'homme, *régler* son existence personnelle et le *lier* davantage à ses semblables.

Frappés par la haute portée morale de la synthèse philosophique entreprise par Auguste Comte, ses auditeurs la qualifient, avant lui, de *religion*. En restituant à ce vocable sa véritable signification étymologique, Comte s'empresse de l'adopter pour définir l'état de pleine unité individuelle et collective qu'il s'efforce de créer, en rapportant tous nos sentiments, nos pensées et nos actes à l'Humanité.

Agrandi dans ses perspectives, embelli par l'empreinte que lui a laissée le profond amour du philosophe pour Clotilde de Vaux, l'inspiratrice de ses plus hautes pensées, le positivisme va rayonner d'un éclat nouveau. Les cours que dorénavant lui consacrera Auguste Comte le présenteront déjà sous son double aspect intellectuel et social, tel qu'il paraîtra quelques années plus tard dans le *Système de politique*.

Parmi les auditeurs qui vont écouter chaque dimanche les mémorables prédications du philosophe au Palais-Royal se trouvent ses premiers disciples latino-américains : deux jeunes Mexicains, Elizalde Contreras et Gabino Barreda, l'un et l'autre appelés à jouer un rôle de premier plan dans le mouvement positiviste de leur pays, et une femme de lettres brésilienne, M^me^ Nisia Floresta Brasileira Augusta.

Bientôt liée d'amitié avec Auguste Comte, M^me^ Brasileira entretient avec lui une touchante correspondance où l'on trouve le constant témoignage de l'admiration qu'elle lui consacre. Profondément sensible à l'enthousiasme de M^me^ Brasileira pour son œuvre, le philosophe exprime à ses disciples l'espérance de la voir un jour présider le premier salon positiviste à Paris. Ecrivain de talent, elle a publié du vivant d'Auguste Comte un opuscule en faveur de l'abolition de

l'esclavage au Brésil. L'exemplaire qu'elle lui envoie porte comme dédicace : « Au grand prêtre de l'Humanité, le profond philosophe M. A. Comte, hommage de l'auteur. »

Les relations du fondateur du positivisme avec le Brésil ne sauraient s'établir sous de meilleurs auspices. Le premier disciple que le philosophe y recrute lui apporte déjà une adhésion sans réserve à la religion de l'Humanité.

Auguste Comte commençait à peine à recueillir à travers le monde les suffrages qu'il avait longtemps attendus quand la mort vint le frapper.

Un nouveau cycle de travail allait s'ouvrir alors à son génie créateur. Le premier volume de sa *Synthèse subjective* consacré à la *Philosophie mathématique*, venait de paraître. Il lui restait encore quatre grands Traités à écrire sur la *Morale théorique*, l'*Education*, l'*Industrie* et la *Philosophie première*. Clairement esquissés déjà dans son esprit, ces nouveaux ouvrages devaient permettre à ses disciples d'instaurer sous sa direction le nouveau pouvoir spirituel dont il avait déposé les premiers germes dans ses écrits de jeunesse. Pour une telle entreprise, il avait compté sur la longévité de Fontenelle...

Sa mort prématurée impose un temps d'arrêt à la diffusion de sa doctrine. Les foyers de propagande qui s'étaient déjà constitués en France, en Angleterre, en Irlande, aux Pays-Bas, aux Etats-Unis, étaient trop récents et trop faibles pour pouvoir se passer de l'assistance continuelle que leur apportaient les encouragements et les conseils du philosophe. Privés de sa direction, ces divers noyaux ont presque tous disparu. Seuls ont survécu ceux qui, à ce moment, se sont ralliés au groupe parisien sous la direction de Pierre Laffitte.

Tout au long de sa carrière, Auguste Comte s'est enrichi d'idées nouvelles. Ses traités et ses cours jalonnent les étapes successives des progrès qu'il n'a cessé d'apporter à son œuvre. Beaucoup de ses disciples n'étaient pas, hélas, de trempe à le suivre à tous les stades de cette évolution. Les uns s'arrêtent à son préambule philosophique, tels Stuart Mill, Lewes et Littré ; d'autres s'aventurent un peu plus loin ; un petit groupe seulement l'accompagne sans désemparer jusqu'au bout.

A la mort du philosophe, les disciples à même de poursuivre l'application intégrale de ses idées sont extrêmement rares. La plupart s'acharnent à morceler son système, le réduisant arbitrairement aux doctrines de leur choix. En dehors de quelques adhérents fidèlement attachés à sa mémoire, l'héritage intellectuel d'Auguste Comte se trouve ainsi exposé à des déviations sans nombre et tellement déformé qu'on hésite souvent à le reconnaître.

Tous ces courants aux tendances contradictoires ont, à des moments donnés, rallié des adhérents au Brésil, mais, dans l'ensemble, le positivisme y est resté plus proche que partout ailleurs de l'esprit et de la lettre de son fondateur.

Le succès des idées de Comte au Brésil s'explique par deux sortes de raisons : d'une part, l'aspiration générale vers un nouveau régime social et politique susceptible de donner au pays une impulsion économique et culturelle correspondant à ses besoins ; d'autre part, le prestigieux attrait que la pensée française exerce alors sur tous les esprits.

Dès la moitié du XIX^e^ siècle, de jeunes savants soutenaient au Brésil des thèses de doctorat inspirées des idées du philosophe. Ces travaux se rapportent d'abord aux questions de mathématiques et de physique exposées par Comte dans le *Cours de philosophie* et dans le *Traité de géométrie analytique*. La première de ces thèses dont nous ayons connaissance remonte à l'année 1850. Elles se multiplient par la suite et s'étendent peu à peu à tous les domaines scientifiques inclus dans les cours professés à l'Académie militaire, à l'Ecole navale, à l'Ecole Polytechnique et à la Faculté de médecine de Rio de Janeiro. Les premiers adeptes du positivisme au Brésil seront, à peu d'exceptions près, recrutés parmi les élèves et les professeurs des grandes écoles. Un peu plus tard, les Facultés de droit de Recife et de São-Paulo assureront à leur tour un puissant apport à la diffusion des doctrines d'Auguste Comte.

L'histoire des idées positivistes au Brésil commence à peine d'être écrite. On peut la schématiser en deux phases bien distinctes : la première, spontanée et fragmentaire, s'arrête en 1881 ; la seconde réglée et systématique, s'étend de cette date jusqu'à nos jours. Dans l'une, l'influence de la pensée

d'Auguste Comte se manifeste surtout à travers les études et l'enseignement mathématiques, les débats d'idées générales, la critique philosophique, politique et littéraire ; dans l'autre ses doctrines interviennent directement dans les affaires publiques, créent des courants d'opinion, inspirent des réformes, changent les institutions.

Le mouvement positiviste s'insère dans un cadre intellectuel, économique et politique qui permet de comprendre le rôle qu'il a été appelé à jouer au Brésil. Imprégnée des traditions portugaises que la colonisation avait implantées, la civilisation brésilienne reflète jusqu'au bout du XVIII[e] siècle les idées de la métropole.

Ce n'est qu'au début du XIX[e] siècle, à l'arrivée de Jean VI, expulsé du Portugal par les guerres napoléoniennes, que le Brésil a créé sur son propre sol des organisations culturelles. A partir de 1808, ce roi émigré fonde dans le pays les premières Académies de médecine et de chirurgie, une Académie des beaux-arts, une bibliothèque publique, une imprimerie, des archives, une école d'ingénieurs militaires et navals et un jardin botanique. D'anciens élèves brésiliens de l'Université de Coimbra se trouvent à l'origine de la plupart de ces institutions. On leur doit aussi la création, en 1827, des cours juridiques, installés à Pernambuco et à São-Paulo.

L'ouverture, en 1810, des ports brésiliens à la libre navigation, entraîne un changement complet dans la vie intellectuelle du pays. Coimbra perd alors le rôle de premier plan qu'elle avait joué. Des contacts maritimes de plus en plus fréquents apportent régulièrement au Brésil d'autres nourritures spirituelles. En même temps, l'agitation politique s'accentue. Quoique inspirée des sentiments nationalistes qui commencent à se manifester, elle reflète les transformations qui se réalisent en Europe. La France prend dès lors une place prépondérante dans notre essor culturel. Ses courants de pensée et ses mouvements révolutionnaires sont, tout au long du XIX[e] siècle, à l'origine de l'évolution sociale qui se fera au Brésil. Tous les éléments de sa vie intellectuelle, ses systèmes philosophiques, ses livres didactiques, ses programmes d'enseignement, sa littérature, son théâtre, sont ou bien importés directement de la France, ou calqués sur les modèles qu'elle a créés.

A peine libérée de la scolastique de Coimbra, la jeunesse brésilienne se nourrit de l'idéologie de Condillac et Destutt de Tracy, avant de s'engager dans l'éclectisme de Victor Cousin. L'influence des poètes l'emporte cependant de beaucoup sur celle des philosophes. Le romantisme a remué jusqu'en son tréfonds l'âme brésilienne, lui a imprimé ses goûts, ses passions, son style de vie et de pensée. L'Europe tout entière participe à ce mouvement. A l'unisson des Byron, des Vigny, des Musset, des Victor Hugo, des Heine, nos jeunes poètes se font les interprètes des espoirs et des inquiétudes de leur génération. Profondément imprégné lui-même du romantisme de son siècle, Auguste Comte trouvera au Brésil d'intimes affinités psychologiques avec son état d'âme et le terrain le plus propice à l'implantation de ses doctrines. L'idéologie et l'éclectisme auront certainement ouvert au positivisme des esprits jusqu'alors étrangers à toute réflexion philosophique ; mais seul le romantisme lui a permis l'adhésion de cœur qu'il y a trouvée.

Les problèmes économiques et sociaux qui se présentent au Brésil dans la seconde moitié du XIX[e] siècle offrent au mouvement positiviste un vaste champ d'action. Un quart de la population du pays est encore composé d'esclaves importés de l'Afrique. La production dépendant entièrement de la main-d'œuvre noire provient presqu'exclusivement des plantations de sucre, de café, de tabac, de coton et des mines d'or. Une aristocratie rurale puissante domine le pays et le tient assujetti à ses propres intérêts. Les travailleurs libres sont en très faible proportion et dépourvus de toute organisation de classe. La grande masse demeure illettrée, dans un état mental voisin du pur fétichisme primitif. La classe moyenne fraye peu à peu le chemin qui la conduira au pouvoir, remplit les facultés et les écoles, crée des journaux, agite l'opinion, dirige l'administration publique, entre au Parlement.

Depuis 1868, un souffle de réforme se répand dans le pays. Une fraction du parti libéral se rallie aux principes républicains et lance son premier manifeste en 1870. D'autre part, l'idée de donner à l'Etat une organisation fédérale gagne de

jour en jour du terrain. Les discussions qu'un tel projet suscite mettent partout en lumière le déclin du régime monarchique. Le problème de l'abolition de l'esclavage émeut et soulève la nation entière, domine tous les débats, s'impose à tous les partis. Une généreuse ardeur sociale crée d'un extrême à l'autre du pays une atmosphère propice aux transformations politiques qu'il attend. L'heure du positivisme est venue.

Les représentants les plus illustres du mouvement rénovateur inspiré des idées d'Auguste Comte sont Benjamin-Constant Botelho de Magalhães, fondateur de la République, Miguel Lemos, directeur de l'Eglise créée sur son initiative en 1881, et Teixeira Mendes, l'apôtre le plus éminent et le plus dévoué que le positivisme ait eu au Brésil, sans doute aussi la plus forte tête parmi les disciples d'Auguste Comte dans le monde entier.

Professeur de mathématiques à l'Ecole militaire de Rio de Janeiro, Benjamin-Constant Botelho de Magalhães répand parmi les jeunes cadets qui l'entourent de leur admiration et de leur respect les enseignements et les vertus qu'il a puisés, depuis sa première jeunesse, dans l'œuvre et la vie du fondateur du Positivisme. Son prestige intellectuel et son austérité morale lui assurent une autorité sans égale au sein de l'armée. Son adhésion publique à la religion de l'Humanité entraîne la conversion d'un grand nombre de ses disciples à la nouvelle foi. Autour de sa chaire, se constitue peu à peu la première légion de républicains prêts à mettre en œuvre le programme social du *Système de politique positive*.

Homme d'action, Benjamin-Constant rallie et discipline les forces qui lui permettront, le moment venu, d'assumer la direction des transformations politiques qui s'annoncent.

L'activité que vont déployer Miguel Lemos et Teixeira Mendes se situera sur un autre plan. Voués à l'apostolat, ils se proposent de diriger un mouvement purement spirituel, sans aucune participation à la vie politique, sinon par les conseils qu'ils seront appelés à donner au cours des événements. L'église qu'ils fondent est calquée sur le modèle tracé par Auguste Comte pour les institutions religieuses de l'avenir. Afin d'assurer à leur action apostolique l'indépendance qu'elle requiert, ils s'abstiennent de toute fonction officielle, même dans l'enseignement. Décidés à ne retirer aucun profit pécuniaire de leurs travaux, leur existence reposera exclusivement sur le concours matériel de leurs adhérents.

Les devoirs que le positivisme impose à ses adeptes exigent de leur part des efforts continus de perfectionnement intellectuel et moral. L'église doit pourvoir à leurs besoins par l'enseignement et par le culte. Les apôtres brésiliens n'ont rien négligé pour assurer à leurs prosélytes cette assistance spirituelle selon les règles prescrites par leur doctrine. J'aurais aimé vous décrire la vie intérieure de leur communauté religieuse, vous dépeindre ses réunions, ses fêtes, ses consécrations, vous faire connaître ses travaux, ses séminaires et ses cours philosophiques, analyser avec vous la signification et la portée d'une telle expérience dont j'ai connu de près les grandeurs et les vicissitudes. Mais il importe davantage maintenant d'examiner le rôle que l'église positiviste du Brésil a joué dans le cadre de la vie sociale et politique du pays.

Malgré la diversité des moyens mis en jeu, nous verrons que l'action de Miguel Lemos et Teixeira Mendes d'une part, et celle de Benjamin-Constant, de l'autre, convergent toujours vers le même but. Qu'il s'agisse de l'abolition de l'esclavage, de la fondation de la République, de la séparation entre l'Eglise et l'Etat, de l'institution des fêtes nationales, de l'adoption du drapeau, de la défense des libertés individuelles, de l'incorporation sociale du prolétariat ou de la politique internationale, leurs efforts se conjuguent dans une parfaite harmonie de vues.

Dès 1880, Miguel Lemos et Teixeira Mendes publient des manifestes en faveur de l'émancipation immédiate des esclaves, sans aucune indemnité à leurs propriétaires. Ils introduisent d'ailleurs dans l'examen de la question un point de vue nouveau, en faisant connaître la théorie des races d'Auguste Comte. Contrairement aux préjugés courants, ils ont montré que la race noire n'est inférieure à aucune autre et qu'elle est même mieux douée du point de vue affectif que les races blanche et jaune. Leurs appels à l'empereur et à la princesse régente en faveur des esclaves témoignent de leur souci de ne jamais soulever les masses contre leurs chefs et de laisser

à ceux-ci l'initiative des mesures progressistes à prendre. Seuls, dans les débats que la question de l'esclavage a provoqués, Miguel Lemos et Teixeira Mendes montrèrent que la simple émancipation ne résoudrait pas le problème de l'intégration des Noirs dans la société brésilienne.

Si les nombreuses interventions publiques des apôtres positivistes ont largement contribué à ce que l'abolition fût enfin décrétée le 13 mai 1888, il n'en est pas moins certain que le rôle de Benjamin-Constant dans cet heureux dénouement a été particulièrement décisif. En effet, sur sa proposition, le Club Militaire, dont il était alors le vice-président, décida, en 1887, de patronner le mouvement abolitionniste et chargea son président, le maréchal Deodoro, d'adresser un message à la princesse régente en lui demandant de ne plus employer les forces de l'armée pour capturer des esclaves fugitifs. Dès lors, la libération des Noirs était pratiquement acquise.

Associés dans cette mémorable campagne à des tribuns, des parlementaires, des écrivains et des journalistes souvent hostiles aux idées d'Auguste Comte, les positivistes y ont gagné une notoriété qui leur permettra par la suite d'intervenir avec une force accrue dans la vie publique du pays.

Persuadée depuis longtemps de l'avènement inévitable de la République, l'église positiviste s'efforce d'inciter l'empereur à prendre l'initiative d'une telle transformation. Opposée à la violence, elle désire à tout prix éviter une émeute insurrectionnelle. Mais le monarque demeure sourd à ses appels.

Des frictions de plus en plus graves entre le gouvernement et l'armée rendent le soulèvement militaire inévitable. Benjamin-Constant prend alors la direction des événements et transforme la rébellion en mouvement républicain. Le 23 octobre 1889, il prononce à l'Ecole militaire un discours qui est un blâme véhément au gouvernement. Sûr de l'appui de l'opinion publique, il persuade le maréchal Deodoro, président du Club Militaire, de donner son adhésion à l'insurrection. Le 15 novembre, ils assiègent le gouvernement au quartier général. Le ministère est renversé ; l'empereur abdique. La République est fondée sans un coup de feu, au milieu d'acclamations unanimes.

Quand la nouvelle se répand dans la ville, le peuple se rassemble, organise des cortèges, et pour fêter ce moment historique chante en chœur *La Marseillaise*. La France participait ainsi doublement au glorieux événement.

La révolution brésilienne a surpris le monde entier par la façon exceptionnelle dont elle fut accomplie, sans luttes civiles et sans qu'on eût exercé aucune violence contre le souverain déposé et sa famille.

Le triomphe de Benjamin-Constant était aussi celui de l'Apostolat positiviste. Liés depuis longtemps dans la propagande de l'idéal républicain, tel que l'avait conçu et formulé Auguste Comte, ils allaient maintenant promouvoir, d'un commun accord, une série de mesures inspirées des conceptions sociologiques du philosophe.

Sur la proposition de Miguel Lemos et Teixeira Mendes, le gouvernement provisoire, dans lequel Benjamin-Constant occupait le poste de ministre de la Guerre, adopte, par un décret du 19 novembre 1889, le drapeau qui porte la devise comtienne : « Ordre et Progrès ». Pour représenter le ciel tel qu'il se présentait dans la matinée du 15 novembre, au-dessus de Rio de Janeiro, Teixeira Mendes a fait figurer sur notre pavillon la Croix du Sud entourée d'autres étoiles, particulièrement visibles dans notre hémisphère. Leur nombre correspond à l'ensemble des Etats intégrés dans la Fédération brésilienne. Ses couleurs sont restées les mêmes que celles du pavillon impérial créé par José Bonifacio de Andrada e Silva lors de la déclaration de notre indépendance. L'apparentement de ces symboles traduisait le souci d'assurer une continuité aussi parfaite que possible à notre évolution historique.

Parmi les progrès sociaux alors accomplis, le plus important a sans doute été la séparation de l'Eglise et de l'Etat. La formule proposée par Miguel Lemos et Teixeira Mendes et convertie en décret par l'Assemblée Constituante reflète les vues du *Système de politique* relatives à la division des pouvoirs spirituel et temporel.

Grâce aux efforts des positivistes, l'Église catholique jouit au Brésil, depuis l'avènement de la République, de la liberté la plus complète. Le pape crée des évêchés et nomme les

évêques sans la moindre intervention du gouvernement. Le clergé et les confréries ont gardé la propriété de tous leurs biens. Les prêtres et séminaristes ne font pas de service militaire. Le mariage civil ne doit pas obligatoirement précéder le mariage religieux. De nouveaux couvents et ordres monastiques peuvent être librement établis. Nulle part ailleurs la liberté religieuse n'est mieux garantie.

Le gouvernement provisoire adopta en même temps un troisième décret d'inspiration positiviste, concernant les fêtes nationales. Son préambule reflète fidèlement les vues d'Auguste Comte sur la question. Il rappelle que « le régime républicain repose sur le sentiment profond de la fraternité universelle ; que ce sentiment ne peut se développer convenablement sans un système de fêtes publiques destinées à commémorer la continuité et la solidarité de toutes les générations humaines ; et recommande que chaque patrie institue de telles fêtes d'après les liens particuliers qui rattachent ses destinées aux destinées de tous les peuples ».

Parmi les jours de fête alors adoptés par l'Assemblée Constituante figurent le 1er janvier, consacré à la commémoration de la fraternité universelle et le 14 juillet dédié à la commémoration de la République, de la Liberté et de l'Indépendance des peuples américains.

Ces trois décrets pris à titre d'exemple, témoignent de la puissante influence exercée par le positivisme au sein du gouvernement provisoire.

D'importants travaux historiques mettent de plus en plus en lumière le rôle joué par les idées d'Auguste Comte, au Brésil, depuis un siècle. Les professeurs Arbousse Bastide, Cruz Costa, Ivans Lins, ont longuement décrit dans plusieurs de leurs ouvrages les circonstances dans lesquelles le positivisme s'y est implanté, son développement et ses résultats. Il est malheureusement impossible de résumer ici tous les événements de l'histoire brésilienne qui, depuis cent ans déjà, gravitent autour d'Auguste Comte et de son œuvre.

A la mort de Benjamin-Constant, le 22 janvier 1891, le Parlement lui a rendu à l'unanimité un émouvant hommage dans des termes qui méritent d'être rappelés parce qu'ils constituent le meilleur témoignage des services que le positivisme a rendus au Brésil :

« Le Congrès national constituant, résumant dans cette motion la gratitude due à tous les patriotes qui ont travaillé pour la République, prend la résolution d'inscrire dans le procès-verbal de la séance solennelle d'aujourd'hui ce qui suit :

> " Le fondateur de la République brésilienne, Benjamin-Constant Botelho de Magalhães, né le 18 octobre 1833, a quitté la vie objective pour l'immortalité, le 22 janvier 1891. Le peuple brésilien, par ses représentants au Congrès national, s'enorgueillit de présenter ce modèle de vertus à ses futurs présidents. " »

Privée désormais du concours du grand citoyen qui s'honorait par-dessus tout du titre de disciple d'Auguste Comte, l'église positiviste va poursuivre sans désemparer son œuvre de propagande politique et religieuse. Par ses soins, tous les problèmes que fait surgir l'évolution brésilienne sont examinés et éclaircis à la lumière de la sociologie et de la morale positive. Plus de cinq cents publications épisodiques retracent l'histoire de cette assistance spirituelle toujours attentive et prévoyante. Aucune question sociale ne fut laissée dans l'ombre et nulle considération personnelle ou nationale ne modifia les vues et les jugements inspirés par l'appréciation positive des faits. L'esprit scientifique et les mobiles altruistes qui se retrouvent dans les interventions de l'Apostolat brésilien leur assurent une importance et un intérêt d'autant plus grands que, partout ailleurs, le chaos social, né de l'empirisme des uns et du mysticisme des autres, règne sans correctif.

Pionnier inlassable de la fraternité humaine, le mouvement positiviste ne cesse de combattre tous les préjugés de classe, de nationalité, de race ou de religion.

Par un inflexible dévouement à la cause du prolétariat, les disciples brésiliens d'Auguste Comte s'efforcent de faire sentir au peuple que le positivisme assure, mieux que le communisme, le bonheur et la dignité des travailleurs.

Tous les aspects de l'action positiviste au Brésil se trouvent condensés dans l'institution du Service de protection aux Indigènes, chef-d'œuvre d'esprit philosophique et de dévouement social d'une pléiade de missionnaires laïques dirigés par l'homme admirable que fut le maréchal Rondon, disciple aimé de Benjamin-Constant Botelho de Magalhães et membre, depuis sa jeunesse, de l'Eglise positiviste.

Les visiteurs de la ville de Rio de Janeiro sont parfois surpris de trouver sur une de ses places publiques une émouvante statue érigée par les positivistes à saint François d'Assise. Le sublime mendiant y est figuré aux pieds de sainte Claire, dans l'extase créatrice du cantique du Soleil. Cet hommage de piété et de gratitude sociale symbolise, en même temps, les vœux incessamment adressés par les disciples d'Auguste Comte aux catholiques en vue d'une alliance religieuse contre les dangers universels de l'irréligion.

Le temple de l'Humanité et le monument de Benjamin-Constant résument les gloires et les vicissitudes du mouvement positiviste au Brésil, signalent le chemin parcouru et tracent la voie à suivre. L'un et l'autre rappellent aux générations futures les promesses que leur a faites le génie d'Auguste Comte.

Communication présentée à l'Académie des Sciences morales et politiques, 1958.

(Vers un nouvel humanisme,editions Seghers,Paris,1970).